

Emmanuel Gobilliard

**JOURNAL
DE TANJOMOHA**

*Quand le cœur se dévoile
au contact des plus pauvres*

Préface du Cardinal Philippe Barbarin

EdB

L'intégralité des droits d'auteur de ce livre sera versée au foyer Tanjomoha.

Situé près du village de Vohipeno, au Sud-Est de Madagascar, le foyer Tanjomoha a été créé en 1986 à l'initiative du père Vincent Carme dans le but de donner une formation professionnelle à des jeunes handicapés physiques. Le foyer s'est ensuite diversifié et accueille aujourd'hui des jeunes orphelins (foyer Deguise), des jeunes issus de villages parias (foyer de Carme), des malades (foyer Manasoa, foyer des tuberculeux, accueil des malades mentaux), et s'implique fortement dans le développement local (développement agricole, reconstruction post-cyclone, reforestation, etc.).

<http://www.tanjomoha.com>

Ouvrages du même auteur :

La cathédrale Notre-Dame du Puy-en-Velay, Strasbourg, Éditions du Signe, 2010.

La pudeur, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2012.

ISBN : 979-10-306-0026-1

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, mai 2016

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Photos (couverture et pages intérieures) :

© Théophile de la Charie

INTRODUCTION

Le Mardi saint, 19 avril 2011, j'ai écrit une lettre à Mgr Henri Brincard, évêque du Puy-en-Velay pour lui demander de m'autoriser à servir les plus pauvres. Le 18 avril, je n'y avais jamais pensé ; le 20, j'ai regretté d'avoir écrit cette lettre qui, pourtant, allait changer beaucoup de choses dans ma vie. J'étais un prêtre heureux, dans une ville merveilleuse, entouré d'amis attentionnés et de confrères charitables. Mon ministère à la cathédrale du Puy connaissait un certain succès. J'avais aussi pu déployer mon activité dans différents domaines, ce qui me permettait d'avoir un contact précieux avec la ville : le théâtre, la musique, le sport. Chaque matin, je célébrais la messe pour de nombreux pèlerins de saint Jacques, bienveillants et assoiffés. Ils étaient parfois plus d'une centaine, heureux de rencontrer un prêtre, de se confier, de se confesser. J'étais entouré de collaborateurs et de bénévoles compétents avec lesquels plusieurs projets se sont mis en place. Alors, pourquoi une

idée aussi saugrenue m'est-elle passée par la tête ? J'étais heureux, de quoi donc avais-je besoin pour vouloir aller au bout du monde dans un pays qui m'éloignerait de ma famille, de mes amis, de mon ministère et de tout ce qui faisait ma vie quotidienne ?

J'étais en fait en pleine crise et je ne le savais pas. Je ne l'ai compris que plus tard. L'Esprit Saint, lui, qui m'a saisi un matin d'avril, l'avait compris et m'a retiré, un court instant, ma liberté, pour me la faire retrouver. J'ai écrit cette lettre d'un trait, sans la relire, et je l'ai déposée bien vite à l'évêché. Au fond de moi, je savais qu'il fallait que je pose cet acte, même si je ne comprenais pas pourquoi. J'étais aux portes de la crise de la quarantaine et il fallait que je réagisse vite, sinon la crise elle-même m'empêcherait d'agir. À ma grande surprise, l'évêque a accepté. Quelques semaines plus tard, il m'a avoué qu'il n'avait pas compris pourquoi il avait accepté, quelle mouche l'avait piqué pour qu'il cède à ma demande. Lui aussi, l'Esprit Saint l'avait saisi, l'avait privé de son libre arbitre, le temps d'une réponse qu'il a donnée une fois pour toutes et sur laquelle il ne pouvait pas revenir. Il m'a demandé de lui soumettre deux projets. Il choisirait ! L'un des projets, celui qui se réalisera, concernait un foyer de jeunes handicapés au

sud-est de Madagascar. Mon frère et sa femme y avaient passé deux ans, envoyés par Fidesco, une organisation humanitaire catholique. J'avais voulu m'y rendre pour des vacances, mais leur retour précipité, lié à un heureux événement, m'avait empêché de les rejoindre. Les photos, leurs lettres, leur enthousiasme m'avaient conquis. Depuis leur retour, ma mère visitait toutes les semaines, dans sa maison de retraite, le fondateur de ce foyer, le père Vincent Carme, le « père Ceyrac » local. C'est un homme débordant de charité, de bonté, de compassion, que j'ai rencontré plus tard. Il reflète le visage de Dieu et me rappelle, cruellement, ce que je n'étais pas et que pourtant je voulais devenir. Cette décision de « partir » m'avait peut-être aussi été inconsciemment indiquée par la lecture du livre de Dom Jean Charles Nault sur l'acédie, cette maladie des catholiques bon teint et bien-pensants – juste ce qu'il faut de piété, de vie morale – mais dont le cœur meurt de ne pas assez aimer Dieu, de ne pas assez se donner, de ne pas assez risquer... tout. C'est la maladie du courageux, mais pas trop, du vrai paresseux qui se croit suractif, en un mot, de celui qui a tout, mais qui a perdu l'essentiel : la vie ! La vraie vie, celle de Dieu en lui, celle qui nous dépasse et qui nous donne la force de nous dépasser, celle qui met un grain de folie paulinienne dans nos existences.

Quand elle nous échappe, quand elle nous quitte, rien n'est changé apparemment. Notre rythme de vie reste le même, notre corps reste le même, mais il a perdu son âme, sa grâce, son charme. Nous sommes devenus tristes. Et comme je ne m'en étais pas rendu compte, l'Esprit Saint m'a pris par le col pour m'emmener au loin, pour me faire sortir de moi-même et me conduire, par la rencontre des pauvres, à la rencontre de celui qui me donne la vie et qui m'aime. Ensuite, tout s'est enchaîné comme par... Providence. Quelques mois plus tard, en septembre 2011, j'arrivais à Antananarivo pour me laisser façonner par ce pays, par les plus pauvres et par les frères lazaristes qui m'ont accueilli comme l'un des leurs.